

Foxtrot **Cercle sans fin**

Julie Demers

Numéro 314, juin 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89060ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2018). Compte rendu de [Foxtrot : cercle sans fin]. *Séquences : la revue de cinéma*, (314), 18–19.

Foxtrot

Cercle sans fin JULIE DEMERS

« Les Juifs, plus que tout autre peuple, ont été marqués par le déracinement et la destruction. Il suffit de lire la Torah ou de consulter les annales pour comprendre que l'histoire des descendants d'Abraham s'est écrite sur une série de tragédies. »

Tragédies en série. Nous voici en Terre promise, au beau milieu du désert. Quatre soldats israéliens, jeunes et déprimés, gardent un poste frontalier. Le temps est long. À l'exception de quelques dromadaires, personne ne traverse le *check-point*. Les soldats n'ont guère le choix: ils s'occupent à autre chose. Ils dessinent, réparent de vieilles radios et dansent le foxtrot. Ils mesurent l'inclinaison du conteneur dans lequel ils vivent et qui, comme leur moral, s'enfonce tranquillement dans la boue.

Mais un soir, une voiture s'arrête à la barrière. Les passagers sont de jeunes Arabes. Ils ont trop bu. Les soldats sortent les phares, vérifient les papiers d'identité. La passagère à l'avant est belle, particulièrement belle. Quand elle ouvre la portière pour libérer sa robe qui y était coincée, quelque chose tombe de la voiture: une grenade. Rafale de mitraillettes israéliennes et nuage de poussière. Le silence qui suit est long, particulièrement long. Enfin, la fumée se tasse. Aucun des passagers n'a survécu. Et

la grenade? Non, elle n'a pas explosé: ce n'était en fait qu'une cannette de bière. Nulle crainte à avoir. On enfonce bientôt la voiture dans la boue et ce sera comme si tout ça n'avait jamais eu lieu.

Anti-israélien. C'est le mot qu'a utilisé le ministre de la Culture d'Israël pour décrire le dernier opus de Samuel Maoz. Selon elle, le film salit l'image de l'armée. Résultat: elle menace de couper les vivres aux autres œuvres qui, comme *Foxtrot*, n'offrent pas une image patriotique du pays. Mais Maoz se défend: le ministre n'a rien compris. *Foxtrot* n'a rien d'un film polémique sur les politiques internationales d'Israël. Il s'agit en fait d'une métaphore sur un peuple qui, génération après génération, préfère enterrer la vérité dans la terre plutôt que de s'y confronter.

Pour illustrer cette idée, *Foxtrot* se concentre sur les Feldmann, une famille bourgeoise établie à Tel-Aviv. La grand-mère, survivante de l'Holocauste, a perdu la mémoire afin d'oublier les atrocités qu'elle





a vécues. Le fils, un ancien soldat, a fait la guerre au Liban. Après l'explosion du tank de ses amis, il a coupé le contact avec ses émotions. Le petit-fils, Jonathan, soldat lui aussi, garde ce *check-point* inutile au milieu du désert. Mais contrairement à ses aïeux, il choisit de raconter sa tragédie pour briser le silence. Ce geste nouveau n'empêchera pas les calamités de s'abattre sur sa famille. Car à l'image du foxtrot que pratiquent les trois générations de Feldmann, peu importe la manière dont on exécute cette danse, on retourne toujours sur ses pas. Il est impossible de s'évader du cercle sans fin.

Les Juifs, plus que tout autre peuple, ont été marqués par le déracinement et la destruction. Il suffit de lire la Torah ou de consulter les annales pour comprendre que l'histoire des descendants d'Abraham s'est écrite sur une série de tragédies. Les textes sacrés commencent par l'exil du jardin d'Éden; s'ensuivent un fratricide, un déluge et un exode. Si on quitte le monde de la mythologie, la réalité n'est guère plus reluisante. Dès l'Antiquité, leurs lieux sacrés sont saccagés. Dès le Moyen Âge, ils sont enfermés dans des ghettos. On les accuse d'être responsables des catastrophes naturelles et on les massacre par milliers. En Espagne, certains Juifs survivent aux baptêmes de sang. En Russie, quelques-uns échappent miraculeusement aux pogroms. Alors que l'entrée dans la modernité laisse présager le meilleur, alors que l'on croit le pire derrière, l'ultime tragédie se prépare: les étoiles jaunes d'abord. Puis, ce sont les synagogues brûlées, les arrestations, les trains, la déportation, les camps de concentration, les chambres à gaz. Le bilan tristement célèbre: 6 millions de morts – dont 1 500 000 enfants.

Alors, qu'est-ce que la mort d'un fils face à toutes ces tragédies? Lorsque l'armée annonce à Michael Feldmann que son fils-soldat est tombé dans l'exercice de ses fonctions, le brillant architecte

reste droit. Son visage, capté en gros plan et en grand angle, ne tremble pas. Pas un cri, pas une larme. Il ne veut pas qu'on ébruite l'affaire. Il refuse l'affection que lui proposent ses proches. Quand on est le fils d'un survivant de l'Holocauste, on ne peut pas se plaindre. Mais le stoïcisme du père, comme celui de tout son peuple, n'est qu'apparence. La réalisation, elle, dévoile tout le malaise.

Si *Foxtrot* a remporté le Lion d'argent à Venise, c'est que Samuel Moaz a réussi par sa mise en scène à montrer le déséquilibre émotionnel du père. Aux GROS PLAN claustrophobiques s'opposent des plongées totales. Dans ces plans, la caméra observe la scène de haut, comme si elle était le point de vue d'une puissance supérieure. Pas étonnant que l'on nomme aussi ces plans « regard de Dieu ». Ce qu'il y a de particulier dans les plongées de *Foxtrot*, c'est qu'à l'exact moment où le spectateur commence à s'habituer au changement radical de perspective, la caméra bouge, comme décrochée de son axe. Moaz n'est certes pas le premier à utiliser ces plans déstabilisants – Gaspard Noé l'avait fait dans *Enter the Void* – mais ici, la technique n'est pas qu'exercice de style. Elle est au service de l'émotion.

Cette caméra haut perchée, c'est Dieu qui observe. Il scrute Michael Feldmann qui, minuscule et impuissant, erre dans sa maison. Pauvre mortel: il se heurte aux murs, revient sur ses pas. On ne peut s'empêcher de penser aux rats de laboratoire, prisonniers de leur labyrinthe. Et si Dieu faisait une petite expérience? S'il s'amusait à provoquer des situations tout simplement pour nous voir réagir? Lui qui a demandé à Abraham de tuer son fils Isaac, lui qui a enlevé à Job ses biens et ses enfants, reproduit-il encore et toujours la même expérience? L'histoire se répète, toujours et encore. L'humanité semble bel et bien prisonnière d'un cercle sans fin. ▲

Origine : Israël, Suisse, Allemagne, France
 Année : 2017
 Durée : 1 h 48
 Réal. : Samuel Moaz
 Scénario : Samuel Moaz
 Images : Giora Bejach
 Montage : Arik Leibovitch, Guy Nemesh
 Musique : Ophir Leibovitch, Amit Poznansky
 Son : Alex Claude, Jonathan Ritzel
 Direction artistique : Arad Sawat, Eyal Ehadad, Francis Kiko Soeder
 Costumes : Hila Bargiel,
 Interprètes : Lior Ashekenazi (Michael Feldmann), Sarah Adler (Daphna Feldmann), Yonaton Shiray (Jonathan), Shira Haas (Alma), Yehuda Almagor (Avigdor, frère de Michael)
 Prods(s) : Michael Weber, Viola Fügen, Cédimir Kolar
 Dist. : Métropole Films

1. En attendant la tragédie

2. Qu'est-ce que la mort d'un fils ?